

BERNARD STIEGLER

La grammatisation du lecteur et ses enjeux

Ma conférence s'intitule la grammatisation du lecteur, bien qu'il faudrait parler des grammatisations du lecteur. Il s'agit d'une question très théorique, qui a cependant une finalité politique et pratique. En effet, à quoi peuvent bien servir encore un éditeur et une bibliothèque à l'heure de Google ? Qu'est-il possible de faire dans une bibliothèque et chez un éditeur, ou par des réseaux de bibliothèques et d'éditeurs, qui permette d'accroître les processus de lecture attentive, ce que peut faciliter la numérisation sachant qu'elle permet aussi le contraire, c'est-à-dire la destruction de cette lecture ? De telles questions sont des préalables à la question de savoir comment négocier avec Google. Car aujourd'hui, la question ne se pose pas de savoir s'il faut négocier avec Google, il s'agit de savoir comment. Ce qui fait pour le moment la force colossale de cette entreprise, c'est son algorithme ; c'est un problème absolument industriel. Cette entreprise a une intelligence d'ensemble du processus, à partir du point de vue nouveau qu'a créé l'invention de son moteur de recherche. L'invention de Google et de son algorithme a totalement déplacé la question de ce qu'il en est de la lecture, de l'édition, de l'écriture... de l'enseignement même. D'autre part, l'avantage de Google est d'être situé aux États-Unis où les pouvoirs publics et privés ont une capacité à travailler ensemble dans le long terme. Il existe là-bas des réflexions sur les stratégies industrielles qui ont reconnu cette révolution industrielle, et qui l'ont subventionnée. C'est ce dont les infrastructures et les technostructures françaises et européennes sont incapables, et le problème de l'édition française vient d'abord de là, bien avant d'être un problème d'édition à proprement parler.

Je voudrais préciser que je déplore vivement les articles publiés dans *Le Monde* du 27 octobre 2009, certains défendant la contractualisation avec Google, d'autres poussant des cris d'orfraie. Dans aucun de ces articles n'est présente la question de la lecture et des lecteurs. Aucune intelligence de ce que Sylvain Auroux* a appelé la grammatisation, alors qu'il a réalisé un travail très important sur ces processus qui rendent possibles l'apparition de l'édition et des bibliothèques. Aucune analyse sur les rôles respectifs qu'ont joué l'économie, le monde éditorial, les institutions, les universités et les systèmes de transmission de savoir... Absolument rien. Pas une seule fois n'est posée, de manière raisonnée, systématique, la question de savoir ce que Google et le système qui se développe à travers lui – si ce n'avait pas été Google, c'en aurait été un autre, parce que ce processus de numérisation, qui est un mode particulier de la grammatisation, est absolument inéluctable, il est inscrit depuis le début de l'informatique dans les conséquences obligatoires de celle-ci –, pas une seule fois donc, n'est posée la question de ce que cela apporte aux lecteurs, ou de ce dont cela peut les priver.



Philosophe, professeur à l'Université de technologie de Compiègne, Bernard Stiegler est directeur de l'Institut de recherche et d'innovation qu'il a créé au sein du Centre Georges Pompidou. Il a été directeur adjoint de l'INA, puis directeur de l'IRCAM. Il est président de l'association Ars Industrialis.

Publications (extrait)

Faut-il interdire les écrans aux enfants?, avec Serge Tisseron, Mordicus, 2009

Pour une nouvelle critique de l'économie politique, Galilée, 2009

Le Design de nos existences à l'heure des technologies numériques, Mille et Une Nuits, 2008

Économie de l'hypermaterialité et Psychopouvoir, Mille et Une Nuits, 2008

Nous sommes confrontés à des questions que nous avons appelées, Alain Giffard et moi, des questions pharmacologiques. Ce terme nous vient d'un texte de Platon où Socrate condamne l'usage que les sophistes font de l'écriture, en expliquant qu'à travers l'écriture, les sophistes produisent du temps de cerveau disponible pour les jeunes ambitieux Athéniens, autrement dit que l'écriture détruit l'idéal philosophique du penser par soi-même, de la mémoire de soi... Socrate ne dit pas que l'écriture est un poison, il dit que c'est un *pharmakon**, le mot en grec signifiant poison, mais également antidote. Face au dangereux hégémonisme de l'entreprise Google, nous sommes confrontés à une question de pharmacologie qui pose deux problèmes distincts à bien distinguer, puis à agencer.

Premièrement, comment faut-il faire évoluer le *pharmakon* ? Quelle politique de développement technologique des techniques industrielles de la lecture faut-il mettre en place pour faire en sorte que l'actif de lecture attentive soit plus important que le passif de la dispersion de l'attention ? Quelle est la politique de recherche, technique, scientifique, technologique, industrielle, à initier avec les bibliothécaires, les écrivains et les éditeurs ? Ensuite, quelle prescription thérapeutique recommander par rapport à cette pharmacologie, sachant que la

Un des grands problèmes qui se posent en terme de thérapeutique, quand on a des transformations de ce type, c'est que le malade en général refuse de se soigner. La société du livre est gravement malade. Tout ça est lié au destin des bibliothèques, parce que toutes nos sociétés se sont constituées autour des bibliothèques (l'Académie de Platon, le Lycée d'Aristote, Alexandrie...). Les rôles respectifs de l'industrie, du monde éditorial et des institutions sont en train de changer radicalement. Nous entrons dans une époque caractérisée par de nouveaux types de dispositifs rétentionnels.

Qu'est-ce qu'un dispositif rétentionnel ? C'est un dispositif qui contrôle les traces, les engendre, les suscite, les sélectionne, les diffuse ou les rend inaccessibles, les refoule, les censure éventuellement... Il n'existe aucune société sans contrôle des traces, y compris dans les sociétés que l'on appelle aujourd'hui premières. Dans les civilisations de l'écriture, ce sont les institutions. Et ces institutions, elles jouent avec d'autres organisations sociales, et aujourd'hui avec des industries, à contrôler l'organisation, la sélection et l'intériorisation ainsi que la circulation de ce que j'appelle les retentions tertiaires.

Une rétention primaire, c'est ce qui se produit lorsqu'on écoute quelqu'un parler. C'est l'auditeur qui fabrique le sens, pas le locuteur, et nous ne retenons à travers ces rétentions pas tous la même chose. Cette écoute

active permet de construire des protensions, c'est-à-dire des projections sur ce qui va être dit. Le locuteur stimule ces protensions pour créer de l'attente et donc de l'attention.

Les rétentions secondaires quant à elles sont des souvenirs, en général des rétentions primaires que l'on va se remémorer. Ce n'est plus le locuteur qui les produit directement mais la mémoire, et elles ont donc un caractère fictif, contrairement aux rétentions primaires qui sont de l'ordre de la perception, du réel même. La nature des représentations secondaires fait que nous ne serons pas tous d'accord en nous remémorant une même chose, et même, chacun aura sa propre représentation en fonction de sa formation, de ses attentes et de sa singularité. L'enregistrement nous permet de répéter ce jeu de rétentions primaires et secondaires, et par là même de découvrir qu'il y a des choses que nous n'avions pas entendues, ou d'autres que nous avons cru entendre mais que nous ne retrouvons pas, et nous allons nous apercevoir qu'entre temps, nous avons changé.

“Voilà le sujet de la bibliothèque de demain. Il ne s'agit pas de défendre la chaîne du livre, il s'agit que toutes les bibliothèques deviennent des lieux de capacités.”

position hégémonique de Google fait de lui un dealer ? Il faut faire très attention à avoir une politique de séparation des pouvoirs, on peut très bien, avec de très bonnes intentions, faire quelque chose d'intrinsèquement toxique.

D'autre part, la question du livre électronique n'est pas compréhensible, ni même abordable, indépendamment de la culture numérique qui dépasse les différentes cultures que nous avons connues, parce que ce sont de nouvelles organisations du travail, de nouvelles formes d'économie... dans lesquelles les sociétés de demain vont devoir se développer en valorisant l'activité de chacun pour développer de la responsabilité. Voilà le sujet de la bibliothèque de demain. Il ne s'agit pas de défendre la chaîne du livre, il s'agit que toutes les bibliothèques deviennent des lieux de capacités. Mais cela suppose une mutation du système rétentionnel.

Les rétentions tertiaires sont extrêmement importantes parce qu'elles autorisent la création des processus de transindividuation. L'attention, en produisant ces phénomènes rétentionnels primaires producteurs du sens, permet à chacun de s'individuer de son côté. On parle de "contre-individuation" lorsque ce processus se fait dans une attitude critique, et de "co-individuation" dans la discussion qui en résulte éventuellement. Gilbert Simondon* parle ainsi de "transindividuel pour le savoir", parce qu'il y a un moment où nous allons tomber

“Si l'on confie sa mémoire à un système technique, on risque de la perdre.”

d'accord sur quelque chose et produire du savoir. J'appelle cela un long circuit de transindividuation qui va produire de l'attention profonde. Sans l'écriture il n'y a pas de modèles d'attention profonde possible, c'est-à-dire qui correspondent aux canons de ce que les occidentaux appellent le logôs, depuis la Grèce. Cependant, l'écriture est ce qui permet de court-circuiter l'attention, parce qu'elle produit aussi des clichés où l'on croit penser alors que l'on ne pense pas, des topôs qu'on peut répéter sans comprendre comment ils fonctionnent, mais qu'on utilise pour briller en société. Google sert à cela aussi. Google et au-delà, tout le dispositif contemporain des rétentions tertiaires.

Il y a une histoire des rétentions tertiaires qui consiste, face aux *pharmakâ* que sont les rétentions tertiaires, à mettre en place des thérapeutiques constituées par d'autres dispositifs rétentionnels participant à des cultures ou techniques de soi, individuelles et collectives, en général supportées par des institutions. Est-ce que Google peut-être une institution ? Non, naturellement : une institution ne peut pas être une entreprise privée. En revanche, l'école est un dispositif rétentionnel. C'est une organisation sociale, qui n'est pas forcément publique, qui peut être privée, spirituelle au sens de religieuse ou laïque, et ce qu'elle prend en charge, c'est toujours la sélection des rétentions tertiaires ; elle les valide, les accrédite, les légitime, et elle peut aussi les interdire. Elle organise l'accessibilité, forme le destinataire et le destinataire, et fournit des appareils et des services.

À quelles conditions peut-on accéder à ce dispositif rétentionnel qu'est la bibliothèque ? C'est avant tout une question d'organologie, c'est-à-dire la science des instruments par lesquels l'homme se développe, dans tous les domaines. L'utilisation d'une bibliothèque suppose l'acquisition et l'intériorisation de compétences particulières, comme l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. Ces compétences peuvent être déléguées, et c'est ce

qui se passe, à travers ce qu'Alain Giffard appelle les lectures industrielles. C'est cette même délégation que Socrate qualifiait de danger, parce que si l'on confie sa mémoire à un système technique, on risque de la perdre.

Dans *L'acte de lecture*, Wolfgang Iser* soutient une thèse fondamentale, à savoir qu'un texte n'existe pas en soi ; ce qui fait qu'un texte est un texte, c'est qu'il est lu, et il appelle ce processus l'acte de lecture. Il existe des passages à l'acte de lecture ratés, il arrive que l'on ne réussisse pas à rentrer dans un livre, ou alors qu'il faille attendre trente ou quarante ans pour réaliser une lecture en entéléchie, c'est-à-dire une lecture qui potentialise un passage à l'acte et puisse engendrer l'écriture d'un autre livre. Et cette attitude ne vaut pas que pour le livre. Selon Luther, chacun devrait, en principe, faire passer à l'acte les textes comme la Bible ou les Évangiles, à partir du moment où l'imprimerie a permis à tous de lire par soi-même. Une bibliothèque existe pour faire passer à l'acte de lecture, selon toutes sortes de modalités, pas obligatoirement pour former des écrivains, même si, rappelons-le nous, le Louvre fut ouvert au public d'abord pour que les apprentis puissent aller copier et devenir des peintres ; les bibliothèques avaient ce rôle à l'origine. On peut aussi rappeler que dans l'Antiquité, n'importe quel citoyen devait être capable de passer à l'acte de lecture en proposant des lois, ce qui était la manière ordinaire du citoyen d'écrire. Cela, c'est aussi l'enjeu de Google, et de la googlisation du monde.

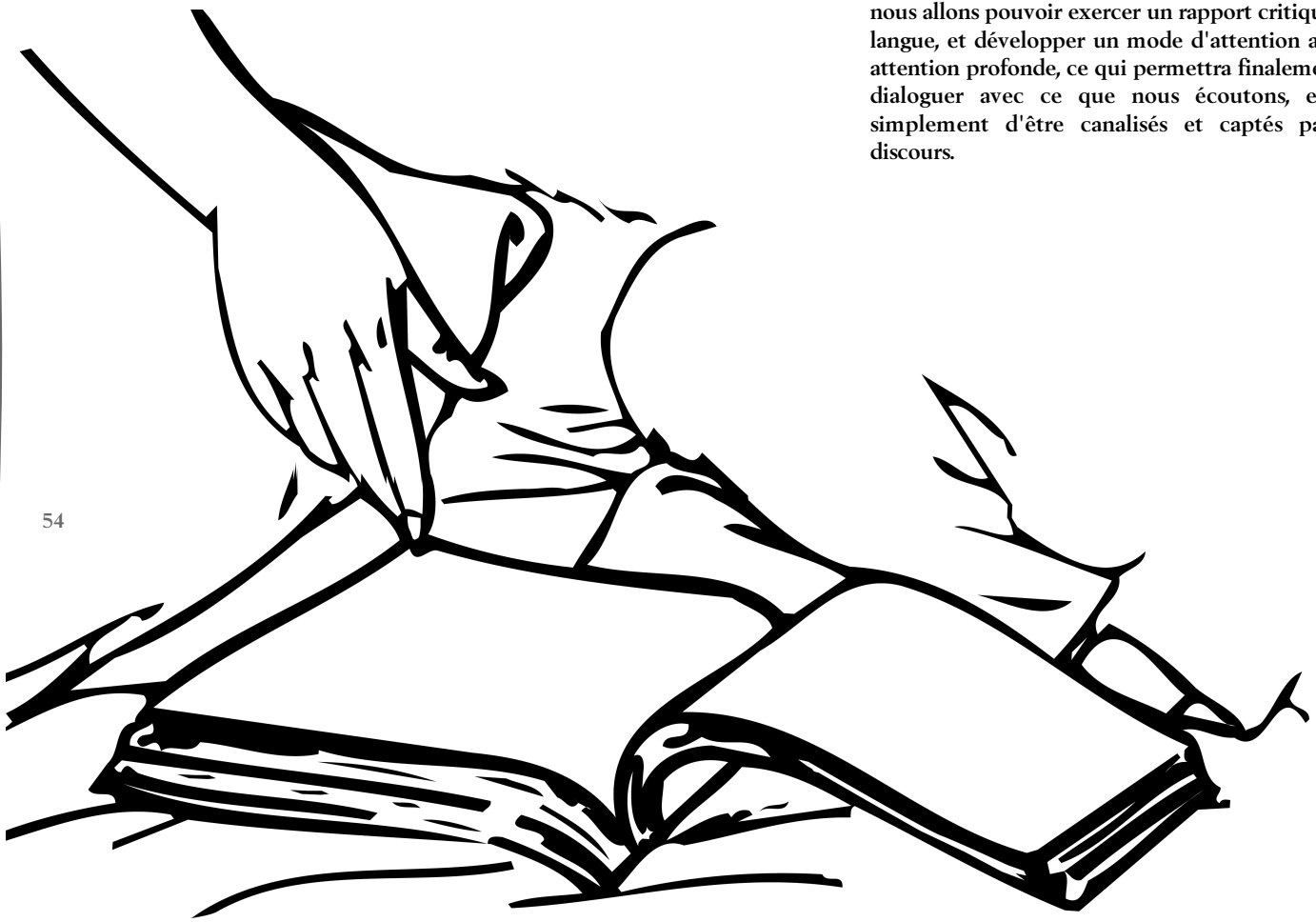


Les dispositifs rétentionnels sont là pour créer des circuits longs, et plus les circuits sont longs, plus ils impliquent les gens qui se trouvent à l'intérieur, et plus ils créent de la solidarité sociale, qui forme la solidité de la société dans laquelle on vit. On voit qu'il y a des conditions sans lesquelles ils ne peuvent pas exister : pas de bibliothèques sans éditeurs par exemple, pas d'éditeurs sans auteurs, mais pas d'auteurs sans écoles, et pas d'écoles sans lecteurs... Aujourd'hui à l'ère de Google, la question d'écologie consiste à se demander quels sont les acteurs requis et quels sont leurs rôles. Le rôle premier de tout cela est de former l'attention. Dans nos cerveaux, se trouvent des systèmes synaptiques dont la plasticité leur permet de se reconfigurer en permanence, et il se trouve des époques dans la vie, en particulier les dix premières années, où la construction du système synaptique va surdéterminer toute la construction future. Des recherches pédopsychiatriques montrent que les médias audiovisuels ont sur les cerveaux infantiles des effets qui rendent très difficile la construction des circuits synaptiques de la lecture profonde, et plus largement de l'attention profonde. Ils produisent de manière irréversible les syndromes de déficit attentionnel et d'hyperactivité. L'écologie des rétentions tertiaires consiste donc à dire qu'il ne faut jamais exposer avant cinq ans un enfant à l'image animée. Le cerveau humain est néoténique, c'est-à-dire inachevé, les premières années de la vie consistent à le configurer, non pas pour qu'il s'adapte à son milieu naturel, mais pour qu'il puisse s'insérer dans un monde de culture.

Cela suppose de se brancher sur le milieu rétentionnel dans lequel on vit, et aussi d'hériter de toute la mémoire transmise de génération en génération. C'est cela l'enjeu d'aujourd'hui des grandes mutations de la rétention tertiaire, et il va falloir maintenant essayer de les organiser, en observant ce qui se développe dans la grammatisation du cerveau du lecteur.

Nos cerveaux ont été grammatisés très tôt, c'est-à-dire que la manière dont nos connections synaptiques s'opèrent est soumise à une certaine façon de rentrer dans la langue, qui est notre principal moyen de communication et qui nous permet de constituer nos rétentions secondaires. Nous avons un rapport à notre mémoire qui passe par le langage, qui lui-même passe par l'écriture. Il n'est pas du tout certain qu'en Afrique noire, ou chez les Esquimaux ou les Nambiquaras, ce soit la même chose. Le visuel, l'audible, le musical peuvent avoir dans certaines civilisations une place beaucoup plus importante que le langage. En ce qui nous concerne, notre grammatisation est réalisée par un système dans lequel nous passons au moins quinze ans de notre existence. Et qu'est-ce, finalement, que la grammatisation ?

Les processus de grammatisation peuvent être de toutes sortes, ce sont des phénomènes de discontinuité où l'on discontinuise quelque chose de continu. La parole, par exemple, est continue, et nous sommes capables de la discontinuïser parce qu'on nous a appris à lire et à écrire, et que nous sommes donc capables d'identifier dans un flux verbal des phrases, des mots, des lettres... À partir du moment où des rétentions tertiaires sont produites par des grammatisations de ce type-là, nous allons pouvoir exercer un rapport critique à la langue, et développer un mode d'attention appelé attention profonde, ce qui permettra finalement de dialoguer avec ce que nous écoutons, et pas simplement d'être canalisés et captés par un discours.



Lorsque l'on rapporte tout cela à la situation contemporaine, on s'aperçoit que nous vivons aujourd'hui un nouveau processus de grammatisation. La rétentio[n] tertiaire électronique et numérique binaire qu'est l'ordinateur va réintégrer tous les processus de grammatisation et tous les soumettre à une nouvelle logique, à une nouvelle rationalité. On va grammatiser le lecteur dans son activité de lecture, ce qui veut dire qu'on ne va pas simplement regarder ce qu'il lit mais qu'on va l'amener à contribuer, à enrichir ce qu'il lit. Cette surgrammatisation a pour but d'utiliser l'activité

de lecture pour produire des processus attentionnels d'un nouveau type, qui sont des processus commerciaux. Amazon a été le premier à l'avoir réalisé de

manière industrielle et commerciale, pour produire du profilage d'utilisateur à grande échelle, ce qui est un élément fondamental de son business model.

Lorsqu'avec Alain Giffard nous avons travaillé à partir de 1989 sur la lecture assistée par ordinateur, nous essayions de créer des processus d'annotation de texte qui puissent être partagées. Le pari consistait à structurer ces conventions d'annotations en communautés savantes, parce qu'à cette époque nous étions dans une bibliothèque savante, et nous nous disions qu'il fallait créer des modalités d'annotations de textes en nous appuyant sur l'électronique, pour surgrammatiser les lecteurs, en récupérant le travail de différents spécialistes. Cela nous a amenés à développer ensuite l'hypertraitement de texte, qui permettait à chacun d'inscrire dans un texte des traces de sa lecture. Aujourd'hui ces instruments se sont énormément développés. Depuis une dizaine d'années sont apparues les technologies collaboratives, le web 2.0*, et ces développements sont merveilleux, magnifiques, mais totalement laissés en friche et à l'abandon par la communauté savante, par la communauté publique. Or cela devrait être le cœur d'une politique publique de la lecture, et d'une formation à l'université.

Les bibliothèques sont au cœur de la révolution industrielle en cours, et devraient être des lieux de constitution d'une politique de la lecture contributive. Qu'est-ce que développer une politique contributive dans les bibliothèques ? Cela revient à constituer des communautés de lecteurs.

L'industrie du *tagging*, de l'annotation, des métadonnées, n'est pas du tout intéressée par l'autonomie de ces communautés de lecteurs, qui seraient indépendantes et dotées d'esprit critique, parce qu'à l'évidence cette industrie a justement besoin de capter l'attention de manière hétéronome, elle a donc besoin de contrôler cette attention sans que ceux qu'elle veut contrôler puissent se contrôler eux-mêmes. On n'a aucun intérêt, quand on s'appelle Amazon ou Google, à ce que ses propres lecteurs soient capables de s'émanciper par rapport à ce qu'on leur propose.

“On n'a aucun intérêt, quand on s'appelle Amazon ou Google, à ce que ses propres lecteurs soient capables de s'émanciper par rapport à ce qu'on leur propose.”

Les dispositifs rétentionnels de ce type-là, par nature, ne peuvent pas aller contre leurs intérêts. Il ne faut pas le leur reprocher ; ils sont là, nous avons besoin d'eux, tout comme nous

avons eu besoin de Hachette et de Nathan pour créer l'école publique, alors même qu'ils défendaient leurs intérêts privés. Donc ce qu'il faut, c'est avoir un bon contrat social avec eux, c'est cela la question de la négociation avec Google, et cela induit de développer un savoir qu'eux ne peuvent avoir, puisqu'il s'agit d'un savoir public.

Les bibliothèques de-vraient être là pour instrumenter les lecteurs et aider des laboratoires et des ateliers à se constituer, dans le but de développer des cultures contributives et des instruments polémiques. Je crois pour ma part que le web 3, ce sera à la fois un web sémantique et social, mais que ce sera surtout un web polémique où se produiront des orages sémantiques, des conflits d'interprétation. La question de demain, c'est la nouvelle herméneutique, désormais assistée par ordinateur. Mais cela suppose des dispositifs rétentionnels pour les prendre en charge de manière véritablement politique, parce que nous sommes dans des sociétés politiques, c'est-à-dire qui constituent ou reconstituent des circuits de citoyenneté, et il faudra le faire en collaboration avec Google, en travaillant avec l'édition privée ou publique, et avec tous les acteurs concernés.